



HAL
open science

Introduction. Crises et renouvellements des élites au haut Moyen Âge : mutations ou ajustements des structures

Laurent Feller

► **To cite this version:**

Laurent Feller. Introduction. Crises et renouvellements des élites au haut Moyen Âge : mutations ou ajustements des structures. 2006, pp.5-21. halshs-00116922

HAL Id: halshs-00116922

<https://shs.hal.science/halshs-00116922>

Submitted on 28 Nov 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Crises et renouvellements des élites au haut Moyen Âge : mutations ou ajustements des structures ?

Les actes du colloque que l'on va lire, feuilleter ou repousser proposent un objet d'étude paradoxal, celui de la « crise des élites » – et de son prédicat, leur renouvellement – au haut Moyen Âge. Nous avons en effet décidé délibérément deux notions exogènes pour étudier des aspects particuliers de la société du haut Moyen Âge. Ni le concept de crise, dont l'emploi est à l'origine médical, ni celui d'élite ne sont directement des mots ou des concepts médiévaux. Le mot de crise recouvre de plus des situations fort complexes. Il peut servir à la fois à désigner des situations paroxystiques mais brèves comme des périodes de longue durée durant lesquelles s'opèrent des transformations de longue durée¹. Le mot de crise renvoie donc ainsi à deux temporalités différentes, celles du court et du long terme, ce qui ne va pas sans poser de délicats problèmes. Une crise sociale doit elle être considérée comme un processus bref et brutal au terme duquel un groupe serait éliminé ou radicalement modifié, dans ses rapports à la propriété ou au pouvoir ? Les historiens français ont longtemps fonctionné avec de tels paradigmes : soumis au feu de la critique la plus sévère depuis le début des années 1990 ils sont en train d'abandonner les « intrigues » impliquant, pour être cohérentes, des changements structurels brutaux et globaux, des mutations.

Faut-il au contraire considérer que les changements ne sont acquis qu'au terme de processus longs, se déroulant dans une histoire quasi-immobile, où les mouvements sont souvent insensibles et s'opèrent en tout cas en dehors de la conscience des acteurs, qui sont alors plus agis qu'agents ? En utilisant la notion de « crise », nous savons pertinemment quel risque nous courons, celui de confondre le temps long et le temps court, l'écume des vagues et le mouvement profond des choses. Il n'en demeure pas moins que, pour décrire le

¹ Si l'on veut avoir une idée des difficultés et des contradictions que renferme la notion, il suffit de se reporter à l'article donné par Alain Guerreau dans le Dictionnaire d'Histoire du Moyen Âge où l'auteur met en évidence moins d'ailleurs les questions théoriques d'élaboration du concept que les insuffisances intellectuelles – à ses yeux – de ceux qui l'emploient. Alain Guerreau, article « crise » dans C. Gauvard, A. de Libera et M. Zink, *Dictionnaire du Moyen Âge*, Paris, 2002, p. 369 : « Le terme de « crise » est une notion vague, ambitieuse, dénué de caractère scientifique »... « Confusion qui autorise tous les faux-fuyants et tous les effets de rhétorique comme les anachronismes les plus grossiers ». Quittant le domaine du sarcasme, l'auteur en vient dans les dernières lignes de son article aux problèmes véritables que permet de poser le mot : celui de la périodisation et des rythmes de transformation des sociétés. A le suivre, le concept de crise, trop flou et trop imprécis ne devrait jamais être utilisé parce qu'il ne permet pas de construire un objet scientifique satisfaisant. Le mot « élite » est, quant à lui, absent du même Dictionnaire, comme est absent son presque synonyme le mot « aristocratie ». Voir à ce sujet les remarques de P. Depreux dans sa contribution au colloque sur l'historiographie des élites : *Historiographie des élites dans le haut Moyen Âge*, Universités de Marne-la-Vallée et de Paris I, novembre 2003, publié en ligne sur le site du LAMOP : <http://lamop.univ-paris1.fr/lamop/LAMOP/elites>.

changement social, ce mot est le plus adapté, parce qu'il permet d'inclure l'ensemble des états successifs de la vie, comprise dans tous ses aspects, comme de comprendre les modifications des liens sociaux intervenus aussi bien à l'intérieur des classes dirigeantes que dans les relations entre celles-ci et les groupes dominés.

Des remarques similaires peuvent être faites à propos du mot « élite ». Il s'agit d'un concept de sociologue, jusqu'à présent peu usité dans l'histoire du haut Moyen Âge, comme d'ailleurs dans les autres périodes de l'histoire². Sa définition est pour nous claire depuis les discussions que nous avons eues à ce propos lors de rencontres précédentes. « Les élites se composent de tous ceux qui jouissent d'une position sociale élevée (...) [ce qui signifie] la détention de la fortune, du pouvoir et du savoir ainsi que la reconnaissance par autrui »³. En d'autres termes, l'analyse se porte donc sur les différents éléments qui permettent la construction des hiérarchies sociales : le *prestige*, c'est-à-dire les groupes de statut, les *fortunes et les revenus*, c'est-à-dire les classes au sens où les définit Max Weber, le *pouvoir*, c'est-à-dire les groupes dirigeants. Ces éléments concrets s'articulent sur de genres de vie et une culture, ou une « instruction formelle »⁴.

Pour ce qui est du pouvoir, les choses vont presque de soi : les comtes et les groupes dont ils sont issus, les familles sacerdotales bavaroises, les évêques, appartiennent sans l'ombre d'un doute à des élites plus ou moins relevées et à la durée plus ou moins longue⁵. Mais jusqu'où faut-il aller ? Les *sculdassii* comme Pierre de Niviano, investis d'une parcelle d'autorité publique ont un pouvoir limité mais réel. Ils ne sauraient toutefois être considérés comme constituant un groupe d'élite que par rapport à leur village⁶. De même, les prêtres qui, pendant trois générations, se succèdent en ligne directe ou en ligne oblique à la tête de l'église S. Maria de Campori constituent indéniablement l'élite de ce lieu, à la fois parce qu'ils possèdent l'église et parce qu'ils sont manifestement parmi les plus riches⁷. Un personnage comme Karol fils de Liutprand, évoluant aux marges de ce groupe mais n'étant jamais chargé d'aucune fonction publique ne fait pas partie de l'élite locale. C'est la raison pour laquelle

² *Ibidem* Régine Le Jan, « Introduction » et P. Depreux, « Les élites politiques ».

³ Régine Le Jan, « Introduction » *ibidem*.

⁴ Max Weber, *Economie et société*, t. 1, *Les catégories de la sociologie* [trad. française sous la direction de J. Chavy et E. de Dampierre, Paris, Plon, 1971], p. 391-397.

⁵ G. Bühner-Thierry, *Les femmes et la terre*, thèse d'habilitation inédite, Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, 2003, p. .

⁶ F. Bougard, *Pierre de Niviano, dit le Spolétin, sculdassius, et le gouvernement du comté de Plaisance à l'époque carolingienne*, dans *Journal des Savants*, 1996, p. 291-337

⁷ C. Wickham, *The Mountains and the City. The Tuscan Appennines in the Early Middle Ages*, Oxford, 1988, p. 40 sv.

toute son activité économique et sociale a tendu à l'y insérer. Vaine tentative, due autant à son incompetence qu'à un blocage de la société abruzzaise⁸.

De ce côté, donc, la définition politique du groupe implique de considérer différentes positions, selon que l'on considère l'échelon royal ou central du pouvoir ou bien son échelon purement local. Il serait erroné de ne considérer que les membres de la plus haute aristocratie comme faisant partie de la seule élite qu'il vaille la peine d'analyser. S'en tenir là impliquerait de manquer des articulations importantes de la société et de mettre de côté des pans entiers de ses structures de commandement que la documentation permet parfois de trouver. C'est bien de l'ensemble du groupe dirigeant, dans toutes ses ramifications, que nous voulons parler.

Les fortunes sont évidemment aussi l'un des éléments permettant de déterminer l'appartenance à l'élite. Elles sont composées de différents éléments et les proportions de chacun ont, en elles-mêmes, des conséquences classificatoires. Ainsi, la prédominance, la simple présence ou l'absence d'alleux ; ou encore la quantité de terres détenues en bénéfices ; la présence ou l'absence d'esclaves et la fonction dévolue à ceux-ci dans le processus de production. Tous ces éléments contribuent à la définition de l'appartenance au groupe d'élite. Ils ne sont pas en eux-mêmes suffisants, puisque, s'agissant des revenus, il faudrait pouvoir ajouter les cadeaux faits par les souverains, s'agissant du moins de ceux qui lui sont plus proches. Là aussi, il faut considérer des degrés de fortune, des niveaux différents qui impliquent l'existence d'un jeu d'échelles lié à l'aire d'action du pouvoir politique, mais aussi social du groupe considéré. La localisation et la dispersion des fortunes est, bien évidemment, un indice important d'identification et de caractérisation des élites.

La culture, enfin, les « instructions formelles, articulées en préceptes empiriques ou rationnels » joue également un rôle considérable dans notre propos. Savoir si cette culture est homogène ou non, et si l'on peut admettre que des formes dégradées de savoir caractérisent aussi le degré d'inclusion dans un groupe dominant, est une question difficile que, précisément, nos réunions doivent pouvoir trancher. Il y a loin, sans doute, du savoir élaboré des clercs ou des laïcs de la cour carolingienne ou des grands monastères du IX^e siècle à celui, humble et limité, des desservants des églises rurales, même s'il s'avère qu'ils sont souvent issus de familles de moins petite extrace que ce que l'on a longtemps dit.

Le terme d'« élite » permet ainsi de désigner de façon aisée ceux qui, d'une manière ou d'une autre exercent, dans leur champ, un pouvoir social lié à l'excellence, que ce soit celle de la naissance et du sang, ou celle de la capacité, dans une activité quelconque, à se

⁸ L. Feller, A. Gramain et F. Weber, *La fortune de Karol. Marché de la terre et liens personnels dans les Abruzzes au haut Moyen Âge*, Rome, 2005 [Collection de l'EFR n°].

distinguer et à en tirer prestige, richesse ou honneur, celle du savoir⁹. Il nous permet aussi d'analyser une multiplicité de situations, d'envisager un grand nombre de positions sociales afin d'arriver à une vision plus compréhensive du monde du haut Moyen Âge. Il ne s'agit pas d'étudier ces différents éléments pour eux-mêmes mais dans leur interaction, leur convergence ou leur divergence.

Le rapprochement des deux mots, crise et élites, nous a semblé pertinent et peut-être efficace pour la construction d'un objet que nous poursuivons depuis plusieurs années, à savoir la compréhension des phénomènes de domination sociale en Occident entre V^e et XI^e siècle. Les phénomènes de remise en cause de cette domination sont évidemment essentiels, parce que la réalité des institutions comme des mécanismes sociaux peut se dévoiler au moment précis où ils cessent de fonctionner comme ils devraient le faire.

Il y a enfin au choix que nous avons fait de ces concepts une raison plus profonde et qui est d'ordre méthodologique. L'analyse scientifique dans les sciences humaines ne peut pas en demeurer aux catégories indigènes et à l'analyse des contextes. L'empirisme des historiens, qui est une donnée fondamentale de la profession, du moins en France, peut, jusqu'à un certain point, s'en accommoder, à la fois par commodité et par difficulté à concevoir des outils d'analyse qui soient pertinents et efficaces dans la description du réel passé et qui nous permette de comprendre à la fois ce qui a été, c'est-à-dire d'atteindre à une forme de vérité, et de le retranscrire dans une forme qui soit acceptable, c'est-à-dire compréhensible, pour nous. Nous n'échappons pas cependant, pas plus que les autres branches des sciences humaines, à la nécessité de préciser les catégories savantes que, implicitement ou explicitement, nous choisissons et nous élaborons. En d'autres termes, la démarche qui consiste à utiliser deux mots aussi complexes que ceux de « crise » et d'« élite » a aussi pour but de nous faire progresser dans une voie réflexive destinée à dévoiler, à nous-mêmes aussi, les ressorts de notre pratique professionnelle, à sortir du non dit pour prendre le risque de l'affirmation d'un « nous » savant qui intègre aussi bien les savoirs indigènes, les modalités par lesquelles celui-ci s'est transmis par l'écriture, et les données de nos

⁹ Une raison de se défier du concept d'élites pourrait être aussi le caractère ambigu et politiquement périlleux d'un mot dont son premier utilisateur scientifique, Pareto, a fait, dans ses textes les plus violents, les plus proches du fascisme, un usage déplaisant : V. Pareto, *The Rise and Fall of Elites. Application of theoretical Sociology*, 1901, [Introduction de H. Zetenberg]. Sur Pareto, voir la très ironique introduction de Raymond Aron donnée en 1968 à une réédition du *Traité de Sociologie générale* chez Droz : V. Pareto, *Traité de sociologie générale*, s.l., 1916 [éd. 1968, Genève], p. I-XXVII.

expériences personnelles face aux sources que nous sommes appelés à commenter et donc à manipuler.

*

* *

Comment s'opèrent les mutations ? Quel est le rythme du changement social ? À quelles périodes ou à quels moments précis les placer ? Nous avons là une question de chronologie qui renvoie à la définition même de ce segment de l'histoire nettement individualisé, qu'est le haut Moyen Âge. Pourquoi est-il justifié de considérer la société de la période qui va du VI^e au X^e siècle comme un objet d'étude en lui-même ? Que ces siècles possèdent une originalité particulière ne va pas de soi : on peut choisir de les considérer comme une période de dégradation des formes sociales de l'Antiquité tardive, ou, au contraire, comme étant, dès le VI^e siècle, une période neuve, de quelque façon qu'on la qualifie. L'une des façons de répondre correctement à cette question est, précisément, de s'interroger sur le comportement des élites, des groupes de domination.

Les transformations du monde romain

Si nous voyons bien en effet ce qui se passe en Occident du point de vue de la géographie historique des sociétés – la constitution d'un espace original, délimité par les mondes slave, byzantin et musulman qui, peu à peu, s'individualise et prend conscience de lui-même –, la connaissance du détail des phénomènes historiques qui se produisent au début et à la fin de la période peut encore être amélioré¹⁰. Un programme tout entier de l'*European Science Foundation* a été consacré aux transformations du monde romain à travers cette même période : le point des vues qui est le nôtre est manifestement différent. Nous avons décidé de le considérer comme une idiosyncrasie, c'est-à-dire comme un tout sans doute hétérogène, mais s'articulant en une structure dont les différents éléments peuvent faire l'objet d'études, se différenciant aussi bien de l'Antiquité tardive que de l'époque féodale. Ce qui nous intéresse donc, ce sont les processus permettant à des classes dirigeantes de continuer d'asseoir leur domination à travers des mutations d'une immense ampleur et qui affectent l'ensemble des composantes de l'organisme social. La première question, celle de leur continuité biologique, peut désormais être considérée comme réglée. Il est évident que les processus à l'œuvre sont, massivement des phénomènes d'acculturation.

¹⁰ Je reprends la définition donnée par J.-P. Devroey : J.-P. Devroey, *Economie rurale et société dans l'Europe franque (VIe-IXe siècles)*, Paris, 2004, p. 11.

Une affaire de mots

Il y a plusieurs façons de les présenter. Jacques Le Goff, dans sa *Civilisation de l'Occident médiéval*, dressait un tableau extraordinairement sombre des débuts du Moyen Âge : il s'agissait pour lui d'une période de régression absolue qui avait atteint tous les domaines de l'activité humaine et particulièrement (mais pas seulement) le domaine intellectuel. Les pages qu'il consacre aux transformations de la culture aux V^e-VI^e siècles sont étonnantes¹¹ et sont à elles seules de nature à justifier notre entreprise. Jacques Le Goff disait, en substance, que la « nouvelle élite chrétienne » avait délibérément renoncé à certaines formes élaborées de vie intellectuelle et spirituelle pour se mettre à la portée de leurs ouailles. Et, pastichant le titre d'une pièce célèbre d'Oliver Goldsmith – *She stoops to conquer* –, il affirmait : « S'abêtir pour conquérir, tel fut leur choix ». La remarque vaut. Elle pose l'un de nos problèmes, celui du caractère conscient et accepté (ou non) d'un certain type de transformation, celui des signes mêmes de l'appartenance à la classe dominante durant l'Antiquité tardive. Le bien écrire, le beau parler, la complexité et le raffinement de la pensée faisaient partie de l'éthos de la classe sénatoriale. La perte de ces signes de distinction a-t-elle été volontaire et consciemment organisée ou au contraire a-t-elle connu des étapes ? Et vaut-il mieux parler de perte ou de modification : l'étude esquissée récemment par Régine Le Jan sur l'amitié entre V^e et IX^e siècle nous montre qu'il n'y a pas eu de perte dans ce rapport structurant et si fortement lié à la hiérarchisation des sociétés, qu'est l'amitié, mais au contraire une utilisation particulière, différente selon les périodes, de la notion d'échange à l'intérieur de la relation entre égaux qu'elle suppose¹². La lettre raffinée, écrite pour être en elle-même un cadeau, est devenue un moyen d'annoncer l'envoi d'un cadeau plus substantiel qu'une simple offrande verbale, altérant et le statut de la lettre, qui n'est plus une offrande mais un vecteur, et celui des personnages, le don discret, signe de l'affection, disparaissant au profit de l'ostentation de la richesse et de la puissance. En d'autres termes, si crise il y a, elle n'implique pas ici un sacrifice immédiat et rapide des signes de la distinction sociale, mais l'acceptation des transformations de la langue : le latin s'altère et sa maîtrise devient insuffisante sans doute dès la seconde moitié du VI^e siècle dans les cercles dirigeants pour que les jeux de code caractéristiques de l'aristocratie tardive puissent continuer de se produire. Ce type de transformations a sa propre temporalité. C'est un marqueur, aussi bien, de la façon dont se construit le lien social à l'intérieur d'un groupe donné. Comme tel, il désigne un

¹¹ J. Le Goff, *Civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, 1964, p. 150 sv.

¹² R. Le Jan, *Le lien social entre Antiquité et haut Moyen Âge : l'amitié dans les collections de lettres gauloises*, dans *Akkulturation*, 41, 2004, p. 528-546

changement intervenu dans une élite, au travers de processus que nous considérons comme des crises mais que nous ne pouvons plus juger de façon aussi lapidaire que le faisait, voici quarante ans, Jacques Le Goff. Même s'il faut admettre la part de choix conscient dans l'utilisation de tel ou tel registre de langage.

Une affaire de choix social

L'attitude de l'aristocratie sénatoriale romaine face à la domination gothe en Italie illustre un choix opéré face à un véritable dilemme de même nature : est-il possible de maintenir les signes de distinction caractéristiques de l'aristocratie sénatoriale tout en vivant sous la domination de Théodoric ? La collaboration de Boèce et de Cassiodore avec le souverain doit s'interpréter comme la preuve que des pans entiers du groupe dominant en Italie au début du VI^e siècle ont cru, pendant assez longtemps, qu'il leur était possible de conserver leurs biens, leurs positions politiques ainsi que l'ensemble de leurs valeurs sociales sous cette domination. La condamnation de Boèce marque nettement la faiblesse de cette position et annonce son échec final, dans un contexte extrêmement trouble : la vague d'émigration qui suivit, et à laquelle finit par se joindre plus tard Cassiodore lui-même, en fut la conséquence¹³.

De façon symétrique, les Goths non plus, d'ailleurs, ne pouvaient pas vivre de façon apaisée leur rapport aux anciens dominants et nouveaux dominés : la force acculturante de la civilisation romaine était pour eux une menace. Ce que rapporte Procope de Césarée à propos de la succession de Théodoric et des choix effectués pour l'éducation d'Athalaric montre qu'une crise symétrique et inverse atteignait également l'élite gothe, comme au demeurant toutes les élites germaniques au moment de s'emparer des territoires romanisés¹⁴. Même s'il s'agit, en 533, pour un clan de s'emparer du pouvoir en maîtrisant le roi et son éducation, les arguments développés ne pouvaient pas ne pas avoir de résonance dans le peuple goth : il fallait au jeune souverain un *comitatus* et une éducation militaire, même si cela contrevenait manifestement aux dispositions prises par Théodoric pour son petit-fils. Le thème de l'identité du *génos*, cultivé à travers des gestes comme à travers la célébration de sa *memoria* par des récits est constitutif, là aussi d'une forme de crise de l'identité des nouveaux dominants. Celle-ci entre évidemment en conflit avec ce qui formait le fondement de la collaboration entre les deux élites.

¹³ H. Wolfram, *Histoire des Goths*, Paris, 1990 [1^{ère} éd., 1979, Munich], p. 348.

¹⁴ *Ibid.*, p. 353.

Il n'y eut pas de solution à cette contradiction qui devint opérante à travers la guerre gothique et donna naissance à une confrontation entre l'État byzantin – qui incarnait manifestement les anciennes élites sociales et politiques et qui était également le vecteur de valeurs religieuses et culturelles incorporées dans la naissante orthodoxie chrétienne qu'il s'agissait de défendre – et l'État goth, construit à l'image du précédent, mais qui apparaissait alors comme son double plus faible. Quoi qu'il en soit, la victoire de Byzance ne fut ni aisée ni immédiate : la société italienne du début du V^e siècle et les institutions qui la régissaient avaient, même aux mains des goths, leur cohérence et leur force. C'est à la période suivante, et sous une autre domination, que des phénomènes d'acculturation jouèrent.

L'élaboration de solutions destinées à permettre la synthèse des deux dominations constitue naturellement l'un des axes de réflexion de la rencontre, à travers les réflexions sur la guerre et la conversion ou encore sur les événements sociaux du VI^e siècle. Il est indéniable, et l'on me pardonnera ce truisme, que les élites sont sorties très profondément transformées de cette période et que le VI^e siècle constitue un moment de bascule. Les modes de domination ainsi que les codes de reconnaissance des membres de l'élite ou les signes de distinction ont changé à ce moment.

La fin de l'empire carolingien : quel type de crise ?

Les auteurs de communication, et les responsables du programme, n'ont pas souhaité que soit posée la question du *terminus ad quem* et de la nature des événements du X^e siècle. On étudiait traditionnellement d'un même mouvement ce que l'on appelait la crise de l'empire carolingien, que l'on interprétait dans une double clef, à la fois comme la dislocation de ses institutions, et comme se trouvant à l'origine du monde féodal. Aborder cette question serait revenu à placer en perspective et en la re-contextualisant une problématique aussi forte et heuristiquement aussi riche que celle de l'*incastellamento*. Au cœur du schéma élaboré par Pierre Toubert pour le X^e siècle, se trouve en effet la construction brutale d'une structure d'encadrement, totale et totalement nouvelle, qui se réalise dans le *castrum* au terme d'une crise qui a mis à mal l'ensemble des structures d'ordre du Latium et de Rome. Le phénomène est totalement disjoint du processus de féodalisation, ce qui permet de penser celui-ci comme un réaménagement d'une structure déjà en place et non comme étant le bouleversement lui-même. Le nombre des publications sur ce thème est tel, cependant, que l'on ne voit pas bien ce qui aurait pu être dit de neuf ou d'intéressant dans le cadre que nous avons choisi.

Si, en ce qui concerne l'Italie, on dispose avec le « paradigme castral » d'un schéma global d'explication d'une transition opérée par une crise, il n'en va plus de même pour les autres régions de l'Europe occidentale où, en réalité, la crise de l'Occident à la fin de l'époque carolingienne doit être reprise à nouveaux frais. L'articulation d'une transformation très profonde de la société sur la naissance du monde féodal n'a pas été abordée par le colloque ainsi que je l'ai dit plus haut. On peut penser que les assauts répétés de Dominique Barthélemy contre l'idée même qu'il puisse y avoir une mutation, c'est-à-dire un changement de structure, aux X^e-XI^e siècles, ont fini par porter leurs fruits, les partisans de l'idée selon laquelle il y aurait eu quelque chose comme une révolution à ce moment-là devenant minoritaires dans le petit monde historiographique français. Après avoir aidé à penser la société, elle semble être devenue un obstacle aux progrès de la discipline et être, de ce fait, été en passe d'être abandonnée.

La question de la mutation en grande partie évacuée, il nous reste à penser tout de même ce que peut signifier sur le plan local comme sur le plan de la société occidentale tout entière la présence puis la perte d'une structure de type étatique, à caractère universel, qui n'est pas nettement disjointe de l'institution ecclésiastique et qui est dotée d'une certaine efficacité à la fois militaire, politique, sociale et religieuse. Le passage à une société où les pouvoirs sont uniquement locaux et où l'articulation avec les échelons supérieurs est difficile et irrégulière doit encore être repris, une fois abandonnée, l'idée de la réalité de la mutation brutale. Ce n'était pas là le propos de ce colloque qui s'est efforcé, plus modestement, de s'intéresser aux débuts de la période ainsi qu'aux modalités du changement social durant les siècles constituant le haut Moyen Âge. De ce point de vue, et si l'on admet que l'éclatement de l'empire carolingien a une signification qui ne peut être réduite à des querelles dynastiques, il est tout à fait clair que la césure légitime se place, à tout point de vue, vers l'extrême fin du IX^e siècle. Il semble bien que, à ce moment, des processus de changement atteignant le cœur même de l'ordre social, politique, économique, soient profondément engagés, qui justifient le choix de la périodisation. La crise de la servitude, manifeste dès ce moment, les transformations de l'institution matrimoniale, celles qui affectent alors le monde des paysans libres, et qui sont illustrées aussi bien à Redon, vers 850 que dans les Abruzzes vers 870, celle des institutions politiques et militaires, conduisent à admettre la pertinence de ce choix chronologique¹⁵.

¹⁵ R. Le Jan, *Famille et pouvoir dans le monde franc (VIIe-Xe siècle). Essai d'anthropologie sociale*, Paris, 1995. W. Davies, *Small Worlds. Community in Early Medieval Brittany*, Berkeley et Los Angeles, 1988; L. Feller, *Les*

Le rythme des transformations sociales du haut Moyen Âge

Tout processus de transformation sociale n'assume pas nécessairement une forme dramatique ou sanglante. Il y a, cependant, des moments où le changement social est perceptible, sans qu'il atteigne, à l'intérieur de la structure en place, des dimensions ou une intensité telle que celle-ci soit menacée dans son existence même.

Le thème parétien de la circulation des élites permet de développer cet aspect des choses. L'idée de Pareto est que les élites sociales de toute nature sont périodiquement menacées par l'apparition de nouveaux groupes ayant d'autres valeurs et qui, cherchant à se frayer un chemin à la tête de la société écartent l'élite en place, ne cherchant pas nécessairement à occuper à l'identique l'espace social occupé par elle. En prenant le pouvoir, elle transforme cependant, ou altère, le cadre social, ne laissant au bout du compte aux anciens maîtres que le choix entre se fondre dans le nouveau groupe ou à disparaître du fait de son appauvrissement. Si l'on veut absolument illustrer cela, que l'on pense à la figure du Guépard de Lampedusa, personnage dont les choix politiques et sociaux sont tendus au maintien de la prééminence de son groupe social, fût-ce au prix de mésalliances et de compromis politiques passés avec des personnages pourtant ouvertement méprisés. Ce phénomène de substitution, ici de la noblesse par la bourgeoisie, est ce que Pareto appelait la circulation des élites, au vrai un processus continu de déclassements et d'ascensions qui, selon lui, consiste, au bout du compte, à faire tourner les rôles sociaux, ce que Tancredi, le neveu du prince, résume en disant : « il faut que tout change pour que tout reste semblable ».

Cette approche là nous permet de changer de perspective. La crise des élites devient alors une condition même de leur existence en tant que telles, un moment particulier de lutte où se décide l'identité des dominants et où s'altère la forme de la domination, sans que celle-ci soit changée en son principe même. La position du problème pourrait se présenter ainsi : il y a des moments où, à l'intérieur d'une structure en place, les différents éléments la composant jouent, se décalent et se déplacent, recomposant l'ensemble sans qu'il soit menacé. Le but de notre propos devient alors la recherche des interactions qui induisent sa modifications substantielles sans pour autant la faire voler en éclat ou l'altérer gravement dans son fonctionnement. C'est cela qui, en fait, est véritablement l'objet de notre recherche et de la réflexion entreprise collectivement sur la crise des élites.

Il est de fait que les phénomènes de « circulation », et que l'on pourrait tout aussi bien appeler de concurrence entre deux types d'élites, sont souvent perceptibles. Dans le royaume mérovingien, par exemple, où coexistent, ou semblent coexister, de vieilles familles de l'aristocratie sénatoriale profondément christianisée et exprimant leur prééminence sociale au travers de leur mainmise sur l'institution ecclésiastique. De très nombreux épisodes permettent de le voir.

Le contrôle des ascensions sociales

Prenons pour exemple un grand classique, l'antagonisme entre Grégoire de Tours et le comte Leudaste. Il peut se lire, comme résultant de l'opposition entre deux membres de groupes rivaux en concurrence pour l'exercice du pouvoir sous toutes ses formes : politique, social et religieux. Grégoire est dans une situation singulière et très privilégiée de par son capital culturel et mémoriel¹⁶. Appartenant à une famille de rang sénatorial, il peut faire remonter ses ancêtres au temps des martyrs de Lyon, ce qui l'ancre dans un temps immémorial et donne à sa position une légitimité particulière. En même temps, il est parfaitement légitimiste, et même tout à fait admiratif face à la monarchie mérovingienne : ni lui ni le groupe auquel il appartient ne revendique directement le pouvoir politique, même s'il occupe toute la place qu'il estime être la sienne dans les procédures qui permettent d'assurer la construction d'un pouvoir légitime et la transmission contrôlée de celui-ci. Comme ses pairs, il participe à des conciles. Il participe également à la nomination du personnel de rang comtal, ayant manifestement un rôle institutionnel précis dans la désignation du successeur du comte Leudaste, puisque la charge de la désignation par le peuple lui incombe¹⁷.

Incarnant une noblesse véritable, il est également, en dernière analyse, le garant de l'ordre. Sa fonction d'évêque lui permet de jouer ce rôle avec efficacité. En d'autres termes, en lui s'opère la fusion que Boèce et Cassiodore n'avaient pas pu réussir au début du siècle. C'est peut-être en pensant à lui, d'ailleurs, que Jacques Le Goff a écrit ses pages sur l'abaissement intellectuel de l'Église du VI^e siècle : Grégoire a du style, certes, mais ce n'est pas un écrivain d'un raffinement atteignant ceux des lettrés des générations précédentes.

Sa place cependant lui permet de participer à sa façon, qui est efficace, au contrôle social et de lutter contre tout ce qui pourrait menacer les situations présentes. On sait son aversion pour le comte Leudaste. Grégoire expose sa biographie avec complaisance autant

¹⁶ M. Heinzelmänn, *Gregory of Tours. History and Society in the sixth century*, Cambridge, 2001

¹⁷ *Gregorii Turonensis Opera, Historia Francorum*, W. Arndt et Br. Krusch éd., MGH, *Scriptores Rerum Merovingiarum*, I, Hanovre, 1884 [= Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, trad. Robert Latouche, Paris, *Les Belles Lettres*, 1963, livre V, chap. 47, p. 317-324].

que malveillance¹⁸. Le personnage avait indubitablement eu un parcours brillant et la régularité de sa nomination comme la légalité de son pouvoir ne fait pas de doute. Grégoire le disqualifie cependant en le présentant comme né dans la servitude et ayant été essorillé pour s'être une première fois évadé. C'est plus qu'une simple médisance : Leudaste est coupable d'avoir franchi une sorte de barrière d'espèce en suivant un cursus qui l'amène des cuisines d'un seigneur qui n'est même pas nommé aux écuries de la reine Marcovèfe et de là à la fonction de connétable, puis à celle de comte à Tours. La nature même de son origine explique pour Grégoire son incapacité à exercer le pouvoir qui lui est confié autrement que de façon tyrannique et presque sacrilège, puisqu'il ose entrer en armes dans l'église cathédrale et manifester avec éclat dans toutes circonstances ce qu'il pense être la supériorité de sa fonction sur les fonctions cléricales. L'opposition de Grégoire est finalement efficace : Leudaste, battu aux poings et humilié comme peut l'être un esclave, est jeté en prison dans des conditions qui le renvoient finalement à sa condition servile originelle.

Fusion des élites et acculturation

L'idée que l'on peut retirer est que l'aristocratie de souche sénatoriale, au VI^e siècle, serait ainsi en situation, dans une certaine mesure, de bloquer des ascensions sociales excessives, c'est-à-dire d'empêcher l'émergence d'une crise que l'arrivée de nouveaux venus trop arrogants pourrait précipiter. Le parvenu n'est tolérable que s'il est suffisamment humble pour se faire pardonner son ascension que l'on peut, d'ailleurs, à tout moment, lui reprocher. Cela dit aussi l'action de Grégoire de Tours et de ses semblables sociaux n'est possible qu'à la condition préalable d'accepter une forme de restriction de champ de leur activité, légitime sous le contrôle direct du souverain, au palais, comme pour Eloi, ou dans la fonction épiscopale. Du quintette magique formé à la cour de Clotaire et qui illustra si bien le règne de Dagobert (Paul de Verdun, Didier de Cahors, Eloi, Ouen et Arnoul), seul le dernier a véritablement exercé des charges de nature publique et a participé au gouvernement à l'échelon des prises de décision et non simplement à celui de leur exécution¹⁹. Il est aussi l'un des deux membres du groupe, avec Ouen, qui tire son origine de la très haute aristocratie austrasienne, ce qui donne encore plus de relief à sa démission de l'épiscopat de Metz, à sa conversion et à sa retraite à Remiremont. Crise individuelle, sans nul doute, dit à son propos L. Cracco Ruggini. Plus profondément, l'attitude de saint Arnoul montre aussi une forme

¹⁸ Ibid.

¹⁹ L. Cracco Ruggini, "The Crisis of the Noble Saint : The Vita Amulfi", dans *Le septième siècle. Changements et continuités* (Actes du colloque franco-britannique, Warburg Institute, 8-9 juillet 1988), J. N. Hillgarth et J. Fontaine éd., Londres, 1992, p. 117-149,

particulière de crise sociale, au moment précis où, après la mission colombanienne, l'aristocratie franque est en train d'achever sa conversion, en un processus qui peut avoir été déstabilisant, parce qu'il entraînait un reclassement des valeurs sociales du groupe de gouvernement et l'abandon d'un certain nombre de pratiques désormais incompatibles avec les rites chrétiens. Elles étaient jusque-là demeurés indissociables du gouvernement de la société. De cela, un bon témoin est la *Vita Eligii*, lorsque son auteur nous montre les danses et les jeux qu'Eloi veut interdire mais qui sont présentés par ceux qui s'y livrent comme légitimes parce qu'appartenant à leurs traditions²⁰. C'est précisément ici, au milieu du VII^e siècle, que se situe l'une des articulations chronologiques importantes de l'histoire sociale de l'Occident. La transformation du modèle de sainteté proposé par Arnoul en est sans doute l'un des signes, parce qu'elle touche aux modèles de comportement et aux valeurs qui fondent la vie politique et la vie religieuse. L'amitié qui lie Eloi à Ouen, originaires de deux horizons culturels différents, pourrait au demeurant être l'emblème de ce qui se passe alors, et qui s'opère par la médiation de l'Église, la constitution d'une seule élite, trouvant l'origine de sa légitimité dans un christianisme véritablement intégré et non plus dans le rappel des traditions culturelles propres à chaque peuple, et que les généalogies revendiquées renforcent. D'une certaine manière, les choix religieux faits à la fin d'un processus d'acculturation particulièrement long rendent nécessaires aussi la transformation du pôle sacré du pouvoir laïc. Le sacre de Pépin n'est pas un substitut aux signes de la sacralité mérovingienne, mais bien l'expression de la transformation enfin achevée de la conscience religieuse franque.

Les communications touchant à la question de l'acculturation l'ont fait par d'autres biais, principalement par celui de la conquête et de la christianisation des sociétés placées à la périphérie de l'empire franc. C'est là une interrogation importante et féconde. Elle consiste à se demander quelles sont les incidences de la christianisation sur les comportements de l'élite et sur ses valeurs sociales. Il y a là un point de vue d'une grande importance qui pourra, en retour, éclairer les crises de la conscience européenne entre VII^e et IX^e siècles.

Enfin, certains épisodes de l'histoire politique et sociale montrent, dans leur matérialité, ces réajustements sociaux dont l'effet est de provoquer non pas la circulation des élites, mais leur transformation – ou leur refus de se transformer, au risque de tout perdre. Je pense, en particulier, aux crises du type de celles dont Matthew Innes a démonté le

²⁰ *Vie de Saint Eloi, livre II, MGH, SS RM, t. V p. 695-699*. Voir le commentaire de Paul Fouracre : P. Fouracre, "The work of Audoenus of Rouen and Eligius of Noyon. Extending episcopal influence from the town to the country in seventh century Neustria", dans *The Church in Town and Countryside*, éd., Oxford, 1979, p. 77-91

fonctionnement²¹ : la mainmise de Charlemagne sur le monastère aristocratique de Lorsch dépouille l'élite locale de l'un de ses points de référence nécessaires et qu'elle venait à peine de se constituer, la fondation du monastère ne remontant qu'aux années 760. En acquérant le *mundeburdium* sur l'abbaye, le souverain établissait ou construisait un point d'entrée à l'intérieur d'une société locale à l'intérieur d'une zone, le Rhin Moyen, qui avait un caractère stratégique. L'ensemble des réseaux sociaux centrés sur Lorsch, dès lors, dut accepter de passer sous le contrôle plus ou moins direct du souverain, à un moment, en 772, où les tensions dans la famille carolingienne ne pouvaient pas être sans répercussions sur les familles aristocratiques. La révolte qui eut lieu dans les années 785-791, provoquée nous dit Eginhard par la méchanceté de la reine Fastrade²², eut pour cause réelle le déséquilibre intervenu dans les différents réseaux par l'insertion de la puissance carolingienne dans les intérêts locaux. Le transfert de Lorsch à Charlemagne entraînait, pour l'élite de la région de Worms, la perte d'un repère essentiel, au point de vue économique, politique et social : il s'agissait de l'un des pôles de sacralité les plus importants pour elle et toute son activité tournait autour de ce monastère. Il fallait alors basculer dans la fidélité des Carolingiens et renoncer aux orientations traditionnelles des grands groupes aristocratiques de la région, dirigés vers la Thuringe et la Bavière. Il ne s'agissait pas d'un choix conjoncturel, puisque l'enjeu était l'établissement à l'intérieur de ce qui allait devenir l'aristocratie d'empire, ou le maintien de dominations uniquement locales. Confrontée à ce choix, une partie des élites politiques entra en rébellion. Une autre, et non la moindre, se rallia et en fut récompensée par d'éblouissantes carrières – que l'on songe à celle de Robert le Fort, commencée précisément, dans cette région.

Les situations de cette nature répondent à l'évidence à l'idée que nous nous faisons d'une crise. Les solutions trouvées le sont à l'intérieur d'une structure sociale intacte : différents éléments ont joué, dont l'agencement, désormais différent permet un changement d'échelle dans l'action politique et donne à celle-ci une ampleur accrue comme une efficacité plus grande. Le refus du changement utilise les mêmes réseaux que ceux dont Charlemagne s'empare : les révoltés de Thuringe et du Rhin moyen avaient, nous dit M. Innes, des appuis manifestes à Lorsch comme à Fulda. Toutefois, les groupes ou les individus qui ont choisi le camp vainqueur voient leur pouvoir réellement changer de nature. Il est désormais appuyé sur

²¹ M. Innes, "Kings, Monks and Patrons: Political identities and the abbey of Lorsch", dans *La royauté et les élites dans l'Europe carolingienne*, R. Le Jan éd., Lille, 1998, p. 301-324, id., *State and Society in the Early Middle Ages. The Middle Rhein Valley, 400-1000*, Cambridge, 2000

²² Eginhard, *Vie de Charlemagne*, éd. et trad. Louis Halphen, Paris, 1967 [1938], p. 55-65.

une structure d'État, elle-même construite par le rassemblement dans la main de l'empereur de l'écheveau des différents réseaux structurant les sociétés locales.

L'ambition des promoteurs de cette rencontre est, on le voit, ample. Elle ne vise à rien moins qu'à renouveler les concepts d'analyse utilisés dans l'étude du haut Moyen Âge occidental. Pour parvenir à cette fin, l'utilisation des « catégories exogènes » – ici les concepts d'« élites » et de « crise », rapprochés de façon peut-être provocante –, leur a semblé la méthode la plus appropriée et la plus enrichissante, bien que, évidemment, y recourir ne soit pas exempt de tout risque. C'est en tout cas en utilisant ces catégories et en les adaptant aux besoins des descriptions que nous sommes amenés à faire de procédures et de processus invisibles aux contemporains, que nous pouvons espérer comprendre ce qui s'est effectivement passé dans la société occidentale durant le demi-millénaire que dure la période. Enfin, la question qui gît derrière le titre laconique de cette rencontre est une question fondamentale : quels sont les moments de rupture et de mutation ? À l'intérieur d'une même structure, quand, comment, pourquoi des réagencements se produisent-ils et jusqu'à quel point ou jusqu'à quel moment peuvent-ils se produire sans que la structure ne s'altère ou ne vole en éclat ? Comment, en dernière analyse, faire s'articuler le temps long de l'établissement et du fonctionnement de la structure à celui bref et brutal de ses modifications internes ainsi qu'à celui encore plus brutal de sa transformation radicale – si toutefois celle-ci se vérifie.